

1 - La première fois que je la vis, elle fut deux grands yeux noirs, charbonneux, étirés comme le sont parfois ceux des chats. Comme eux, attentive, patiente, elle semblait consentir à partager un instant son espace.

La main qu'elle tendit était amicale.

J'avais attendu une dizaine de minutes, fauteuil banal, droit, au confort minimal : il s'agissait juste d'attendre, une entrée, pas plus, avec un fauteuil et une chaise.

C'était blanc avec un peu de gris brun, ou taupe, ou gris vert, posé sur les plinthes et autour de la fenêtre, une teinte élégante un peu énigmatique.

Au mur un tableau. Des couleurs profondes et subtiles, étalées en surfaces indécises, crémeuses, englobaient des éclats de voiles colorés eux aussi.

On avait envie de les toucher, comme on voudrait poser sa main sur les sculptures dans les musées. Ce n'est pas que le tableau attirait le regard, c'est qu'on ne pouvait pas y échapper dans un si petit espace.

Puis l'attention glissait sur le mur opposé vers une curieuse poupée noire.

Je franchis le seuil, elle m'invita à m'asseoir face à elle.

Entre les deux sièges un espace dense et vide.



2 - C'était un soir de Mars, quelques jours avant la première au Châtelet.  
L'après-midi elle avait essayé la robe noire de velours rasé qu'elle porterait pour chanter.  
Lovés dans son esprit, des fragments de chansons tour à tour éclataient, elle était embarquée dans une étrange mélodie, elle allait à un rendez-vous. Elle marchait dans la rue des Gravilliers.

Le nom même de la rue la fit rire.

Pourquoi tordre ses escarpins vernis dans des Gravilliers gravillonnant ?

La rue lui parut instable comme le lit d'une rivière.

Pourquoi Sartre lui avait-il donné rendez-vous dans un bar aussi perdu ?

Et pourquoi voulait-il la voir subitement, après tant d'années ?

Il avait dit qu'il voulait reprendre ses mots...

Elle écarta sa mèche rebelle sur le front, et s'arrêta.

Elle refuse.

Elle ne le rencontrera pas, ni lui, ni aucun de ceux dont elle porte les mots, et qui sont là, elle le sent, à lui demander des comptes.

Elle fait demi-tour, elle veut chanter dans la ville maintenant couverte par la nuit, mais sa voix ne sort pas, elle est là, à l'intérieur de sa gorge, étouffée comme feu sous cendres.

Elle ne trouve plus ses repères.

Tout à coup, la rue qu'elle vient de parcourir, il y a quelques instants, ne se ressemble plus.  
Perdue, elle descend dans ce qui lui paraît être une bouche de métro.

Elle n'a plus désormais qu'une idée : retrouver son appartement, la pièce blanche et nue dans laquelle, à son piano, elle en est sûre, sa voix lui reviendra, sa couleur et son timbre.  
Elle suit des couloirs qui s'enfoncent. Elle a perdu toute idée du chemin qu'il lui faut prendre, et pousse un cri angoissé, qui déchire le rêve...



3 - Je marche tranquillement.

La rue est étroite, la chaussée l'occupe presque entièrement, elle est bordée par de très petits trottoirs, eux-mêmes rognés par une rangée de bornes blanches plantées là pour décourager le stationnement des voitures.

Des voitures, il y en a assez peu, mais c'est encombré de diables et de chariots roulants de toutes sortes, surchargés de ballots emmaillotés et serrés dans un gros plastique noir.

C'est le Marais des marchands de sacs et autres accessoires fantaisie, bijoux, ceintures dont l'étalage un peu monotone est troué çà et là par la vitrine insolite de quelques grossistes en jouets.

On y chemine comme dans une travée et on doit lever haut la tête pour voir la façade des immeubles, dont pourtant la hauteur reste très raisonnable. Les habitants, pourraient facilement faire la conversation d'une fenêtre à l'autre, de part et d'autre de la rue, le long de laquelle de larges portes masquent parfois d'élégantes courées. Elles cachent des ateliers, ou bien donnent accès à un premier immeuble, puis à un second et à un troisième, et c'est alors une imprévisible succession d'habitats qui sont desservis par la si petite ruelle, parfois même c'est à un passage que l'on a à faire, que l'on suit, et le voilà qui débouche dans une rue inconnue.

Il y a toutes sortes de portes, cochères à deux vantaux, ou bien piétonnes, ce sont souvent des portes en bois plein qui obturent totalement ce à quoi elles donnent accès, d'autres au contraire mêlent panneaux de bois et surface vitrée doublée d'une grille en fer forgé ou peint.

Ces portails excitent la curiosité du passant, souvent ils jouent même avec ses nerfs : si massifs et impénétrables qu'ils soient, et ils le sont absolument, ils lui laissent espérer qu'ils sauraient s'effacer, laisser voir ce qu'ils cachent, puisque la lumière de leur intimité secrète filtre à travers les fissures qui se sont, au cours des années, façonnées entre les lourds chambranles de pierre et leurs propres montants.

Si on osait, si on était sûr de ne pas être vu, on approcherait bien ses yeux de ces fissures comme du trou d'une serrure.

Ma porte est au numéro cinquante.

